



II. LES DEUX SANCTUAIRES

*

Les deux sanctuaires auxquels je tiens par-dessus tout se cachent dans un des ultimes replis de la rade de Brest, ce sont des églises, avec des vitraux, un tabernacle, des pierres polies et froides, un baptistère, des statues. Entre la forêt du Cranou et les eaux de l'Atlantique qui envahissent la ria du Faou et ses indentations, ils ont résisté, depuis des siècles, aux menaces de l'élément et aux assauts du vent. Les églises bretonnes ont toujours quelque chose de rude et d'enraciné, elles sont comme des barques retournées, échouées sur le rivage ; dans leur coque minérale on perçoit toujours l'écho des nefs des évangélistes venus d'Irlande, on entend aussi une rumeur plus sourde, plus profonde et qui semble jaillir des entrailles de la terre.

Dès l'enfance, il y avait deux églises qui se répondaient, qui se complétaient. Celle de mon village natal, Le Faou, où j'ai été baptisé, se dresse sur une terrasse circulaire, au-dessus de la rivière marine : c'est l'église de la mer. L'autre, à quelques kilomètres de là lorsqu'on se dirige vers la forêt du Cranou, dans un espace abrité, enserré de bois, c'est le sanctuaire immémorial de Rumengol dévolu à la Vierge et certainement bâti sur le site d'un culte celtique.



VII. STÈLES ET GOUFFRES

*

Stèles : pierres levées, gravées, couvertes de signes, de formules votives, d'inscriptions mystérieuses. Depuis la nuit des temps, les hommes ont laissé, ont élevé des pierres chargées de signes, pour indiquer un lieu, une tombe, une croisée des chemins de la terre où se jouent d'autres médiations, ils n'ont pas craint l'érosion des ondées et des grêles, le gel et le vent. L'érection des stèles est consubstantielle à toutes les civilisations, des tourbières celtiques aux vallées de la lointaine Chine. La pierre dressée marque la terre, la blessure secrète de la croûte terrestre qui renferme un secret, une relique, mais elle est bien plus : elle regarde le ciel, la théorie des nuages, la succession des averses et des embellies, elle est ce merveilleux outil de passage entre la tombe cachée et l'au-delà, la ravine mystérieuse et le cosmos. Il y a sans nul doute dans ce geste primordial et fascinant la volonté de signifier une présence aujourd'hui vécue sur un autre mode – le temps de la présence physique n'est plus – et celle aussi de se tourner vers le ciel, ses lointains, son absence peut-être, son silence.

Les pierres ne parlent ni ne crient, mais elles disent, lourdes, taillées, entaillées et impénétrables. Ce sont des prières minérales, les fragments levés d'une oraison étrange, elles semblent prêtes à résister à tout, à tout endurer des intempéries et des cataclysmes, des refroidissements, des moussons, des évolutions climatiques. Je les vois toujours célébrées par Segalen, par lui saisies, décryptées et reconfigurées, matériau poétique sculpté des mains de ce mage voyageur hanté par la pleine compréhension de l'Autre ; elles surgissent non loin des plaines limoneuses, du Grand Fleuve aux remous divers, des sanctuaires que rongent les végétations



XI. LE CHÂTEAU POURPRE

*

Rien, dans la Bretagne intérieure qui demeure vraiment pour moi un pays du mystère, ne m'attire plus que le monumental château de Trévez, le château pourpre, perché au milieu des bois au-dessus de la vallée de l'Aulne, que je vois presque comme une forteresse intimidante, inquiétante, dans un territoire inaccessible et de haute solitude. Il me fascine par sa localisation et son allure, il est surtout lié à un épisode capital de ma vie affective et intérieure.

Le dernier jour avant les vacances de Pâques de 1976, notre professeur de lettres nous emmena dans les monts d'Arrée, puis jusqu'au château dont les ruines rouges se dressent au-dessus de l'Aulne canalisée. Le bâtiment avait été construit par un riche notable devenu parlementaire de la fétide III^e République, un certain James de Kerjégu, qui espérait faire de Trévez la résidence estivale du président de la République qu'il s'imaginait devenir, lorsque celui-ci voudrait quitter l'Élysée et prendre l'air.

Le parc, touffu, était envahi de camélias et de rhododendrons. Sous le couvert, les chemins humides sentaient la mousse, les écorces pourrissantes, le terreau noir. Le domaine eût été un lieu idéal pour le tournage d'un film. Entre les écuries aux frontons garnis de trophées et le grand bassin rempli de lentilles d'eau, il n'était pas impossible d'imaginer quelque errance d'un roi insomniaque obsédé par le cercle bleuté de la lune, quelque cortège de fées diaphanes hésitant entre Mandiargues et Delvaux. Le château lui-même, bombardé par les Alliés pour en chasser les hommes de la Kriegsmarine qui y ripaillaient plus qu'ils ne s'y reposaient, avait été pillé à la Libération par les paysans des alentours, trop heureux de



XIII. SEIN

*

Les îles demeurent une tentation intimidante, un désir qui tarde à prendre corps. Je les rêve, je les regarde de loin, plus que je ne les arpente. Je les imagine brossées par le vent, échevelées d'embruns, arrosées de paquets de mer qui flagellent leur socle pierreux. Elles semblent inattaquables, elles résistent au jeu hostile des forces qui les fouettent ; quelle que soit l'ampleur des puissances qui les agressent, elles paraissent indestructibles, ineffaçables : rien, jamais, ne leur fera subir le sort d'Ys et des cités englouties.

De la côte nord où je demande souvent à mes amis de rouler vite, vitres baissées, pour mieux goûter l'haleine du large, j'aime apercevoir Ouessant, dressée à la ligne d'horizon, telle une proue de vigie à cette frontière incertaine où commence vraiment l'Ailleurs. Je ne suis pas allé à Ouessant plus de quatre fois dans ma vie ; à ma première visite, un jour d'août 1986, il pleuvait tant que la moindre promenade était inenvisageable et que nous n'aurions le choix qu'entre déjeuner longuement dans une salle de restaurant aux fenêtres ruisselantes et trouver refuge dans l'église de l'île, sans grâce... Je me souviens d'avoir revu Ouessant, la même année mais en octobre, dans une lumière superbe : la lande, les chemins pierreux, les champs avec leurs béliers noirs, la mer très bleue, les récifs parfaitement dessinés, tout était un pur enchantement. Il ne me déplaisait pas, d'ailleurs, d'avoir connu l'expérience estivale de la pluie diluvienne – d'une île qui se refusait, comme si elle eût détesté l'afflux de badauds et de péquenots qui l'envahissaient. Je me suis juré de revoir Ouessant dans la belle lumière d'automne, de marcher le long de la côte qui regarde le large, de profiter de la magie des lieux lorsque les hordes



